

3

Septembre 2019

Je me souviens parfaitement du jour où tout commença.

Nous étions en 2019. Je venais de rentrer, épuisé, d'un mémorable voyage en Chine où, comme coureur de Formule E, j'avais terminé sur la plus haute marche du podium la course automobile la plus importante de ce type jamais organisée. La ville de Shanghai qui accueillait la course avait fait dans la démesure. Elle voulait, une fois de plus, montrer au monde que l'avenir était à la propulsion électrique et, ce faisant, soutenir l'industrie chinoise.

La course s'était déroulée dans une ville dont la modernité reléguait celle de nos capitales européennes au rang de villages moyenâgeux. L'aménagement du parcours accentuait délibérément cette différence. Pour ne pas bloquer la ville, de longues passerelles au style futuriste avaient été dressées, voire suspendues à plusieurs dizaines de mètres de hauteur entre les gratte-ciel du quartier de Pudong. Il en résultait des rampes impressionnantes de nature à solliciter durement les mécaniques. De la même façon, d'immenses gradins avaient été érigés, à proximité des points stratégiques de la course. Par contraste, au sortir du tunnel traversant la rivière Huangpu et comme pour souligner les préoccupations

écologiques des organisateurs, le circuit traversait l'immense place du Peuple au milieu d'un déluge de fleurs. Pied de nez aux Occidentaux, avec un sens certain de la mise en scène, le circuit longeait ensuite le Bund dont les anciens immeubles aux façades Art déco détonnaient avec ceux de Pudong et montraient le chemin parcouru par le pays depuis leur départ. Dans le même esprit et pour rompre avec la banalité de la plupart des circuits, les stands des constructeurs n'étaient pas regroupés, mais répartis tout autour du circuit. Chaque stand, par son décor, reflétait ce qui caractérisait son pays. On y trouvait un chalet pour la Suisse, une machiya pour le Japon, une tente bédouine pour le Qatar, un ranch pour les USA, une ferme pour la France...

Je me souviens aussi, sans doute en raison de la petite aventure qui en résulta, avoir rencontré sur le circuit une jeune et jolie photographe de presse, une certaine Louise Duchemin. Nous étions entre deux essais. Je rêvassais.

Divorcé depuis quelques mois, je m'étais engagé dans une série de dragues malchanceuses. J'avais atteint le stade où, quand une relation s'achevait, je ne me demandais plus si j'avais aimé ma maîtresse, je ne me reprochais plus de n'avoir pas obéi à des concepts éthiques, mais me reprochais seulement d'avoir manqué de perspicacité. J'écartais sciemment la distinction entre moral et immoral et je continuais cependant, sans doute bien naïvement, à m'accrocher à l'espoir de trouver l'amour vrai. C'était moins désespérant que de devoir constater que l'amour est une sensation éphémère liée à notre finitude...

J'étais assis sur une botte de paille censée conforter l'ambiance de ferme à la française que devait évoquer le stand, lorsqu'une charmante personne, bardée d'appareils photo, me demanda dans un anglais très francisé si elle était autorisée à prendre des clichés du lieu. Elle pouvait avoir

une trentaine d'années, assez bien faite, les cheveux blonds, coupés courts, la bouche charnue. Ses yeux étaient cachés derrière des lunettes noires style Ray Ban. Bien que de constitution plutôt robuste elle ployait un peu sous le poids de ses appareils. Quand je m'aperçus qu'elle me souriait, – j'avais à ce moment-là besoin d'un sourire ou d'un regard – je sortis de mes rêveries et l'invitai à partager mon frugal repas.

Elle était française et travaillait en free-lance comme photographe, essentiellement pour des magazines automobiles. Sans être pour autant ingénieur, elle aimait la science et avait acquis sur le tas une solide culture technique. Un long stage passé chez un constructeur automobile lui avait fait aimer les « bagnoles ». À la recherche d'un job, bonne photographe, elle s'était spécialisée dans la photographie automobile, sportive, commerciale ou technique.

J'appris qu'elle avait la « fibre écolo » et qu'elle participait activement à une association dénommée « Topaze bleue », très engagée dans les questions agricoles et qui disposait de puissants relais dans certains milieux politiques.

Au cours de cette première rencontre, nos bavardages ne portèrent cependant pas sur ces sujets mais bien sur les fortes impressions que nous laissait l'organisation de la course. J'en vins à lui demander de photographier un détail aérodynamique d'une voiture concurrente, en l'occurrence une voiture chinoise, qui me semblait à la limite du règlement. Elle accepta de tenter le coup et nous convînmes de nous revoir sur la même botte de paille après les séances d'essais.

Elle ne fut pas au rendez-vous, ce qui ne blessa guère mon ego qui avait été assouvi par la pôle position que, contre toute attente, je venais d'obtenir, mais m'inquiéta : ce contretemps ne pouvait-il pas être liée à l'opération d'espionnage que je lui avais demandée ? Je réalisais tout à coup, compte tenu des précautions que prenaient les entreprises chinoises pour ne pas être copiées – on était bien loin des décennies au

cours desquelles ces mêmes entreprises avaient besoin de copier... – l'inanité de ma demande et les risques que j'avais fait courir à ma charmante condisciple.

Les événements qui suivirent montrèrent que mes craintes étaient fondées...

Trois jours plus tard, alors que je venais, épuisé, de réintégrer mon appartement et de m'être versé une large rasade de whisky, mon téléphone sonna.

Je pensais que c'était peut-être la charmante Louise, rentrée avant moi de Chine, qui m'appelait. Il s'agissait d'Hervé, un ancien copain.

Cet ami représentait pour moi l'image du parfait touche-à-tout. Il était issu d'une famille où chaque génération avait été ballotée entre des principes et des ambitions mais qui néanmoins avait su garder des codes sociaux qu'il fallait savoir sentir mais qui n'excluaient nullement la fantaisie. L'argent n'était pas tout, loin de là.

En tant qu'étudiant Hervé disposait de privilèges incontestables; un joli studio et, fait notable, une belle voiture, une Peugeot 206 GTI décapotable de couleur rouge pourvue d'un moteur «à injection directe» développant 130 chevaux vrombissants. Un outil qui ne manquait pas d'impressionner ses amis, surtout lorsqu'il entreprenait de les promener rive droite...

Il était grand, très calme et sûr de lui. Il semblait enchanté par la vie. Les femmes l'adoraient et il savait aussi séduire ses interlocuteurs.

S'il était curieux de tout, il affichait cependant un dédain provocateur pour les «sciences» molles et notamment celles en «psy», pourtant très tendance à l'époque :

— La psychanalyse? Mon cul! À ranger avec la bourse, la météo, les sondages qui nous trompent d'autant mieux qu'il leur arrive parfois d'avoir raison, se plaisait-il à répéter.

Il détestait aussi les discours trop bien établis qui n'étaient, pour reprendre sa phraséologie, que « rhétoriques gélatineuses », « homélies mélos bien-pensantes » ou « mélasse démagogique » dont l'objectif inavoué était de « stériliser toute forme de créativité au profit de conservatismes mortifères ».

— Je me méfie, se plaisait-il à dire, de ceux dont la profession est de penser aux autres en pensant à leur place. Trop de malheurs, de luttes ou de renoncements sont venus de personnages qui voulaient imposer au monde l'idée qu'ils s'en faisaient !

Ce scepticisme s'appliquait évidemment aux cours que prodiguait la grande école de commerce qu'il avait rejoint, mais ne l'empêchait nullement de passer avec succès les épreuves imposées. Très entreprenant, il dirigeait le bureau des élèves de l'école – dont le bal annuel avait acquis une large réputation – révélant déjà ses qualités de meneur et d'organisateur.

Comme il avait longtemps vécu à l'étranger nos relations s'étaient distancées, puis perdues. Ce n'est que très récemment que j'avais appris qu'il était, depuis quelques années déjà, de retour et avait acquis le château de Clarignac un grand cru niché au cœur du Médoc. Au hasard je lui avais adressé un mail auquel il avait fort aimablement répondu.

L'appel dont il me gratifiait était destiné à me congratuler pour mes succès en course. Bien que mes exploits aient été largement commentés par les médias, il me surprit...

— Tu es devenu un héros national !

— Je ne l'ai pas fait exprès et je crains fort que cela finisse par me nuire, répondis-je modestement.

— Ne t'inquiète pas, ça ne durera peut-être pas car il est bien difficile de rester longtemps un « bon client » des

médias. Ils recherchent sans cesse du neuf et tu seras très vite considéré comme usagé, « has been ».

Quelque peu vexé, mais en parfaite contradiction avec ma première remarque, je lui demandais ce qu'il fallait faire pour durer.

— Il faut être en mesure de décocher à tout moment des petites phrases percutantes, de lancer des critiques féroces tout en prônant des valeurs de fair-play ! Rien n'empêche d'y ajouter, à petite dose, un soupçon de compassion.

— Mais de cela, on est abreuvé.

— Tu ne vas quand même pas parler de la pluie et du beau temps, ou pire encore, comme les footballeurs, de ton mental !

— Certes, mais de là à jouer les bêtes féroces, il y a une marge que je me refuse de franchir. Je ne sais que trop que ce jeu peut se retourner contre son auteur et que les médias ont le pouvoir de transformer un honnête homme en repris de justice...

— Mais aussi une crapule en héros !

— Cela se nomme la « starification » de la médiocrité...

Fatigué, je fis en sorte d'abrégé un échange qui promettait pourtant d'être fécond. Hervé le comprit et en vint au point qui justifiait son appel : il souhaitait que je vienne le voir au plus vite pour parler d'une « affaire qui le préoccupait » et pour laquelle il aimerait que je vienne accompagné de Pierre, un ami commun.

— Puisque les vendanges vont commencer, ajouta-t-il, je vous suggère de rester quelques jours à Clarignac. Vous profiterez des charmes de la région qui est magnifique en cette saison. La maison est grande et, avec Daisy, nous serons très heureux de vous héberger.

Intrigué par cette démarche, je cherchais à en savoir davantage

— Je serai ravi de te revoir et il en sera certainement de même pour Pierre. Permets-moi cependant d'être surpris. Que se passe-t-il ?

— Excuse-moi, mais je ne peux t'en dire davantage. Je vous attends au plus vite. À très bientôt.

Après avoir raccroché, le scotch aidant, je m'abîmais dans des supputations multiples, incohérentes, et parfois profondes.